M. GÉRÉSOL,

OU

LE LUTHIER DE LA RUE DE LA HARPE;

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Marc Antoine Madeleine

Par M. DÉSAUGIERS.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DES VARIÉTÉS, le 11 Décembre 1809.

Prix : 24 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1810.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. GÉRÉSOL, luthier.	M. DUBOIS.
JULIETTE, nièce de M. Géresol.	Mlle. PAULINE.
SONATINI, charlatan italien.	M. BOSQUIER-GAVAUDAN.
M. DUMONT, marchand brasseur.	M. BLONDIN.
HENRY, fils de M. Dumont, et amant de Juliette.	M. AUBERTIN.
CHEVALET, garçon luthier de M. Gérésol.	M. POTIER.

Le Théâtre représente la boutique d'un luthier; un établi, des instrumens çà et là, entr'autres un étui de contre-basse; une porte est dans le fond, et une autre sur le devant de la scène, à gauche de l'acteur. Une table est à sa droite, avec écritoire, plumes et papier.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'Éditeur, seront réputés contrefaits.

MONSIEUR GÉRESOL.

(*Au lever de la toile, Chevalet est occupé à raccomoder un violon; il le tourne et le retourne avec humeur, et finit par le poser sur la table.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHEVALÉT, *seul.*

O amour! amour! tourment des âmes sensibles! jusqu'à quand ?... jusqu'à quand ?.. C'est qu'il n'y a pas à dire... d'puis six mois j' dépéris que je ne me reconnais plus... Voyez plutôt..: me v'là comme une baguette, moi qui étais comme un tambour!... j'remplissais tout çà... Ah! pauvre Chevalet! pauvre Chevalet! Avec çà ce que je viens d'apprendre n'est pas fait pour me refaire. Comment! Mademoiselle Juliette deviendrait la femme de cet olibrius de musicien italien, qui vient ici nous tarabuster avec ses airs capables, ses mots à n'en plus finir, et ses inventions à perte d'vue? Enfin, vouloir nous faire croire qu'il a imaginé un instrument qui parlera et qui répondra en chantant, comme une personne naturelle... Est-il dur celui-là? Eh! bien, quand il nous conte çà, M. Gérésol vous ouvre des yeux, une bouche et des oreilles qu'on dirait qu'il va avaler le mécanicien et la mécanique tout ensemble. V'là bien c' qui prouve qu'il vient un âge où c' qu'on prend des chandelles pour des étoiles; mais chez moi g'na pas mèche, aussi lui ai-je ben dit son fait l'autre jour à ce M. Sonatini... Ah! ah! c'est que je bisque de voir que l'bourgeois préfère ce maudit baragouineur à moi, son bras droit, son factotum, son... Cependant, quand je dis qu'il le préfère, je dis une bêtise, puisque chaque fois que j'ai voulu toucher un mot d' mon amour à l'oncle ou à la nièce, il s'est toujours trouvé là quelqu'un ou quelque chose pour me couper la parole... Mais peut-être ben que je serai plus heureux aujourd'hui. Allons, Chevalet, mon ami, courage. Il n'y a que les honteux qui perdent. Après tout, je suis bien aussi joli garçon que l' cher prétendu. Il a quarante ans, je n'en aurai que vingt-huit à la Sainte-Barbe, il est épais et court, je suis svelte et d'une belle venue; il écorche le français, j'ai celui de le parler assez joliment; il n'y aurait donc que les écus... eh! bien, si les écus rient à M. Gérésol, comme je suis un cheval pour le travail, et que j'ose me croire un peu ferré dans mon état, je ferai si bien feu des quatre pieds que morbleu...

SCENE II.

JULIETTE, CHEVALET.

JULIETTE, *sans le voir.*

Et vîte, et vîte... Tandis que mon oncle règle le mémoire de ce pauvre Henry, écrivons-lui la triste nouvelle que je viens d'apprendre. (*Elle s'assied à table.*)

CHEVALET, *à part.*

Justement là v'là. Allons, ferme sur la chanterelle. Je ne sais par où commencer ; qu'on est gauche la première fois qu'on écrit à ce qu'on aime.

JULIETTE, *à part.*

Air : *Mon cœur soupire.*

Sous les doigts, la plume incertaine,
Qu'intimide un trouble secret,
Hésite et ne trace qu'à peine
La moitié de ce qu'on pensait ;
Mais quand on parle au lieu d'écrire,
Interprètes de la pudeur,
Les regards achèvent de dire
Ce qui se passe dans le cœur.

(*Voyant Chevalet.*) Oh ! mon dieu, encore cet imbécile ; mais il n'est pas dangereux, et d'ailleurs il se trouve là fort à propos pour porter ma lettre. (*Elle écrit.*)

CHEVALET.

Mamz'elle, vous arrivez là comme un fait exprès.

JULIETTE.

Tais-toi, et va-t-en.

CHEVALET.

Oui, mamz'elle, mais avant il faut...

JULIETTE.

Te taire.

CHEVALET.

C'est pour vous dire...

JULIETTE.

Des sottises.

CHEVALET.

Mais, mamz'elle, apprenez que je suis...

JULIETTE.

Un paresseux, dont je me plaindrai à mon oncle, qui n'est pas déjà très-content de toi, et qui pourrait bien...

CHEVALET.

Pas content de moi ? c'est si l'on veut çà. J' sais ben que j' n'ai pas encore trop mordu aux instrumens à vent ; mais j'espère que pour les violons et les basses...

JULIETTE, *impatientée.*

Je ne sais pas ce que j'écris. Pour la dernière fois veux-tu te taire ?

CHEVALET.

Oui, m'amz'elle, mais je suis bien aise que vous sachiez que mercredi j'ai fait cinq archets, jeudi quinze chevilles, vendredi neuf chevalets, et samedi dix manches.

(*Pendant que Juliette écrit, il approche sur la pointe du pied, regarde par dessus son épaule, et revient sur le devant de la scène.*)

Si je savais lire pourtant, je verrais ben ce qu'elle écrit-là. C'est qu'elle vous expédie çà, comme on dit, *courante chalumo.*

JULIETTE, *ployant la lettre.*

Chevalet ?

CHEVALET.

Me v'là, mamz'elle. Il paraît que vous avez fini d'écrire, et que je puis à c' t' heure...

JULIETTE, *cachetant.*

Oui.

CHEVALET.

Ah ! eh ! ben ? m'amz'elle, imaginez-vous donc...

JULIETTE.

Vas vîte porter cette lettre, rue Galande, n°. 11, et reviens tout de suite; il n'y a pas de réponse.

CHEVALET.

Mamz'elle, deux mots pas plus grands que rien, et je m'en vas.

JULIETTE.

Impossible. C'est trop pressé, à ton retour.

CHEVALET.

Ben vrai ?

JULIETTE.

Eh ! mon dieu oui; mais tu devrais être déjà revenu.

(*On entend Gérésol appeler Chevalet.*)

CHEVALET.

V'là qu' votre oncle m'appelle à c' t' heure... me v'là, monsieur.

JULIETTE.

Tais-toi, va-t-en, je me charge de tout.

CHEVALEET.

Ah ! ben oui. Vous savez comme il est colère quand on ne lui obéit pas ?

JULIETTE.

Je l'appaiserai ; va-t-en, te dis-je.

CHEVALET.

Allons. (*On entend encore appeller.*) Ho ! pour le coup, mamz'elle, vous voyez... on y va.

JULIETTE.

Mon cher Chevalet, de grâce

CHEVALET.

Mon cher Chevalet ! Ah ! mamz'elle, v'là un mot qui me ferait partir plutôt dix fois qu'une. Rue onze, numéro Galande, n'est-ce pas ? Du moins, rue Galande, n°. onze.

JULIETTE.

Eh ! oui, oui, oui.

CHEVALET.

Je ne fais qu'un saut.

SCENE III.

JULIETTE, GÉRÉSOL, *une guittarre d'une main, et une perruque de l'autre.*

GÉRÉSOL.

Chevalet ! Le drôle ne viendra pas ! Il faut que j'apporte tout cela moi-même.

JULIETTE.

Donnez, mon oncle, que je vous débarrasse.

GÉRÉSOL.

Tiens, Juliette. (*Il lui présente la perruque*) Essaye çà.

JULIETTE.

Votre perruque ?

GÉRESOL.

Eh ! non. Quelle distraction ! Cette guittarre, que j'ai remise en bon état, j'espère.

JULIETTE.

C'est celle de M. Henry.

GÉRÉSOL.

Oui, je suis fâché qu'il ait pris la peine de venir quatre fois pour si peu de chose.

JULIETTE, *à part.*

Il a souvent fait des courses plus inutiles.

GÉRÉSOL.

Mais comment diable s'y prend-il pour casser si souvent cette malheureuse guittarre ?

JULIETTE, *à part.*

Ce n'est pas si mal adroit.

GÉRÉSOL.

Quand il le ferait exprès.

JULIETTE, *à part.*

Comme il devine !

GÉRÉSOL.

Mais je vois ce que c'est : quelques pères bourrus, quelques maris ombrageux qui, ennuyés sans doute de ses tendres aubades, se vengent sur l'instrument de la galanterie du musicien.

JULIETTE.

Probablement.

GÉRÉSOL.

Ah! jeunes gens! jeunes gens! Mets-moi ma perruque.

JULIETTE.

Oui, mon oncle; asséyez vous là. (*En mettant la perruque à son oncle,*)

Air : *au point du jour.*

Sur le gazon
Ah ! qu'il est doux de folâtrer ensemble,
Quand revient la belle saison;
Enfant, vieillard, fille, garçon
Au point du jour, tout se rassemble

GERESOL.

Y a-t-il assez de poudre ?

JULIETTE, *achevant le couplet.*

Sur le gazon.

GÉRÉSOL.

Juliette, remarques-tu comme je l'ai fait remettre à neuf? C'est que nous recevons ce matin la visite de ce grand artiste qui doit nous honorer de son alliance.

JULIETTE.

Nous honorer ?

GERÉSOL.

Oui, mademoiselle, nous honorer, c'est le mot: S'il exécute les instrumens dont il m'a parlé, n'est-ce pas le plus grand génie qui ait jamais existé?

JULIETTE.

Oui, mais de la promesse à l'exécution...

GERÉSOL.

Ne m'a-t-il pas encore dit hier... Donne moi un coup de brosse... qu'il aurait fait plutôt que je ne pense. Va, va, félicite-toi d'unir ton sort à celui d'un homme aussi extraordinaire... Donner la parole à des machines! Voilà ce qui s'appelle franchir les bornes des conceptions humaines.

DUO.

Air *du Duo de Marianne.*

On n'aura vu que chez les fées
Un fait aussi prodigieux.

JULIETTE.

Méfiez-vous de ces Orphées
Qui jettent de la poudre aux yeux.

GERÉSOL.

Il nous promet un dialogue
Prononcé par un instrument.

JULIETTE.

C'est pour se donner de la vogue,
Vrai langage de charlatan.

GÉRESOL.

Ma foi ce serait un spectacle
Que l'on ne saurait trop payer.

GÉRÉSOL	JULIETTE.
Pour opérer un tel miracle, Il faut qu'il soit presque sorcier.	Pour opérer un tel miracle, Il n'est pas assez grand sorcier.

GERESOL.

J'ai vu des vaisseaux, des tempêtes
Sur une mer de quatre pieds.

JULIETTE.

De quatre pieds.

GERESOL.

J'ai vu des singes habillés,
Marcher, agir comme vous faites.
Et j'ai vu beaucoup d'autres bêtes
Sur la scène dansant très bien.

JULIETTE.

Je n'en crois rien.

GERESOL.

Dansant très-bien.

JULIETTE.

Je n'en crois rien.

GERÉSOL.

J'ai vu danser des automates,
Des chiens pleins de dextérité,
Faire un piquet avec leurs pattes;
J'ai vu coudre et filer des chattes,
Et ce beau cerf, dont vous vantâtes
L'adresse et l'intrépidité.

JULIETTE.

Avec le travail et le temps,
Ce ne sont que des jeux d'enfans.

Ensemble.

GÉRÉSOL.

Mais quoi sur la terre
De plus beau, ma chère,
Que des instrumens
Parlant tout comme des êtres vivans.

JULIETTE.

Mais sans vous déplaire,
Je pense, au contraire,
Que ces grands talens
Qui parlent, sont des charlatans.

SCENE IV.

GÉRÉSOL, JULIETTE, HENRY.

HENRY.

Comment se porte aujourd'hui M. Gérésol ?

GERESOL.

Ah ! M. Henry, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Je jouis toujours d'une assez mauvaise santé. Mon asthme me procure des douleurs d'estomac épouvantables ; mais comme on dit, il faut vivre avec son ennemi. Voici votre guittare.

HENRY.

La santé de mademoiselle Juliette ?

JULIETTE.

Est parfaite, monsieur.

GERESOL.

Vous êtes bien bon de...

JULIETTE, *à part.*

Il a sans doute reçu ma lettre.

GERESOL.

Voici votre guittarre remise *in statu quo*, et plus capable que jamais d'enchanter sous vos doigts les oreilles de votre Dulcinée.

HENRY.

Vous m'en supposez donc une ?

GERESOL.

Ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Tel que vous me voyez, j'ai été jeune aussi, je vous prie de le croire.

HENRY.

Et c'est aux sons d'une guittarre que vous séduisiez...

GERESOL.

Non, d'une clarinette ; mais c'est du plus loin qu'il me souvienne.

HENRY

Chacun son tour, M. Gérésol.

JULIETTE, *à part.*

Comme il a l'air gai !

HENRY.

J'admire avec quel art vous avez raccommodé cette guittarre.

GERESOL.

Ne vous arrêtez pas aux bagatelles du dehors. Pincez-en, et dites-moi si on se douterait qu'elle a passé quatre fois par mes mains.

HENRY, *à part.*

Pas un regard ! que signifie cette froideur !

GERESOL.

Allons, un petit fronfron, et vous m'en direz des nouvelles.

HENRY, *à part.*

Profitons de l'occasion.

JULIETTE, *à part.*

Il va chanter ; c'est un peu trop fort.

HENRY.

Air : *le premier pas.*

Regarde moi ; d'un argus trop sévère
Bravons ainsi la rigoureuse loi ;
Si je n'ai pas mérité ta colère,
Comme le mien, si ton cœur est sincère,
Regarde moi.

GÉRÉSOL.

Eh ! bien, monsieur, comment la trouvez-vous ?

HENRY.

Meilleure que lorsqu'elle était neuve.

(*Juliette regarde tendrement Henry.*)

Même air.

Je suis aimé ! de quel brûlant délire
Par ce regard mon cœur est enflammé !
Ah ! quel éclat ! quel trésor ! quel empire !
Vaut le bonheur de l'amant qui peut dire :
Je suis aimé !

GERESOL.

Monsieur, je ne chantais pas mieux à votre âge, et pourtant sans me flatter... Demandez à toute la rue du grand Hurleur, que j'habitais alors.

HENRY.

Je n'en doute pas.

GERESOL.

Air : *Chantez, mon petit.*

Quand j'étais à la fleur de l'âge,
De ma voix tout le monde épris,
En se pressant sur mon passage
S'écriait : quel est à Paris
Le gosier charmant
Qui chante, vraiment,
Comme un rossignol !
Monsieur Gérésol.

Même air.

On prétend que le mariage,
De la voix arrête l'essor,
Mais après dix ans de ménage,
Qui chante, disait on encor,
En fa, comme en si,
En la comme en mi,
En ré comme en sol ?
Monsieur Gérésol.

SCENE V.

Les Précédens, CHEVALET.

CHEVALET.

Mamz'elle, on m'a dit que M. Henry était sorti, et v'là la lettre que je vous rapporte.

HENRY, *à part.*

Qu'entends-je ?

JULIETTE, *à part.*

Tout est perdu.

GÉRÉSOL.

Une lettre à M. Henry ? Voyons donc cela. (*Il prend la lettre à Chevalet.*)

JULIETTE, *à demi-voix à Chevalet en le pinçant.*

Imbécille, tu me le paieras.

CHEVALET, *criant.*

Hai !

GERESOL.

Paix !

JULIETTE.

Mon oncle...

GERESOL.

Silence, mademoiselle. (*Il lit.*) « Mon cher Henry... Mon cher Henry !

CHEVALET.

Tiens, c'est familier.

GERESOL.

« Si vous aimez mieux que je sois votre femme que celle » de M. Sonatini, ne manquez pas de venir à midi ; mon » oncle n'y sera pas... c'est l'heure où il va au Luxembourg. (*Juliette veut sortir.*) Restez, Mademoiselle, « et nous » verrons ce que nous aurons à faire pour empêcher ce fatal » mariage qu'il vient de m'annoncer comme certain. » Oh ! très-certain. « Mais s'il faut que la chose se fasse, croyez » que je ne vous en aimerai pas moins, et que vous aurez » toujours la première place dans le cœur de votre fidelle » amie. »

JULIETTE.

Arrêtez-moi cet homme-là.

(*Chevalet veut le saisir au collet, Henry lui donne un soufflet.*)

GERESOL.

Voies de fait, abus de confiance, séduction... en voilà plus qu'il n'en faut pour vous faire enfermer une année entière.

CHEVALET.

C'est bien fait. Aux violons, aux violons. (*A part.*) Le v'là furieux contre l'soupirant, c'est l'instant de me proposer. (*A Géresol.*) Not' bourgeois, si j'osais vous dire...

GÉRÉSOL, *lui donnant un second soufflet.*

Paix, et vas travailler.

CHEVALET.

Jarni ! Si je ne me retenais, j' foulerais basses, violons, hauts-bois et cors aux pieds.

GERESOL.

Allons, Mademoiselle, rentrez au magasin, et vous, Monsieur, sortez de chez-moi.

HENRY.

Oui, monsieur, j'en sors ; mais je vous préviens qu'il n'est rien que je n'entreprenne pour soustraire mademoiselle à un mariage indigne d'elle et de vous.

GERESOL.

Monsieur, vous ne savez pas qui vous insultez ; apprenez que M. Sonatini est...

HENRY.

Un fripon qui cherche à vous éblouir par de belles protestations, pour vous déterminer à l'associer à votre famille et à votre commerce.

GERESOL.

Il tiendra ce qu'il a promis.

HENRY.

Il tiendra votre signature, et se moquera de vous.

GERESOL.

A la bonne heure, mais quoique...

(*Chevalet essaie un haut-bois.*)

Paix donc !

CHEVALET.

Dame ! j'essaie une anche.

GERESOL.

Essaie plus bas. (*A Henry.*) Oui, monsieur, quoique... (*Même jeu de Chevalet.* Finiras-tu ?

CHEVALET.

C'est ennuyant, on ne peut pas souffler ici.

GERESOL.

Quoique vous en disiez, c'est M. Sonatini qui aura ma nièce, et fussiez-vous fils d'un prince...

HENRY.

Je n'ai pas cet honneur ; mais mon père est un honnête marchand.

GERESOL.

Un marchand ! un marchand ! n'entend rien en musique, et j'ai besoin de m'attacher une famille qui puisse aider et étendre le crédit de ma maison. Bref je ne veux donner Juliette qu'à un artiste répandu, célèbre...

HENRY.

Comme M. Sonatini, n'est-ce pas ?

GERESOL.

Oui, monsieur, malgré votre petit air goguenard. Voilà un homme çà, et tous les artistes réunis ne seraient pas dignes de dénouer les cordons de ses souliers. Laissez-le terminer le chef-d'œuvre qu'il a entrepris.

HENRY.

Son instrument parlant ?

GERESOL.

Ah ! vous le saviez ? On en parle donc ?

HENRY.

Pour en rire.

Air : *Du partage de la richesse.*

Croyez-vous donc que la parole
Se donne à des morceaux de bois;
Contre une impudence aussi folle,
Qui n'éleverait pas la voix ?
Je prétends tout dire et tout faire
Pour démasquer ce fourbe-là.

GERESOL.

Voudrez-vous bien enfin vous taire?

HENRY.

Quand son instrument parlera.

CHEVALET, *annonçant.*

M. Sonatini.

GERESOL.

Monsieur, j'espère que vous n'avez pas l'intention de faire un éclat chez moi, et que vous voudrez bien...

HENRY.

Oui, monsieur, je sortirai; mais avec lui.

GERESOL.

Allons, une affaire dans ma maison... Voilà de quoi la perdre dans le commerce.

SCENE VI.

GÉRÉSOL, HENRY, SONATINI, *costume riche, quoique ridicule; accent italien.*

SONATINI.

Air : *de Marcelin.*

Salut au maître de céans.

GERESOL.

Salut à l'homme de génie.

HENRY.

Salut au roi des charlatans.

SONATINI.

Quelle est cette plaisanterie ?
Monsieur, de cet affront soudain
Puis-je savoir qu'elle est la cause ?

HENRY.

Je veux que cette épée enfin,
Serve une fois à quelque chose.

SONATINI.

Ce jeune homme, il est fou.

HENRY.

S'il y a un fou ici, c'est monsieur. (*Montrant Céresol.*)

GERESOL.

Plaît-il ?

HENRY.

Qui donne tête baissée dans tous les pièges qu'il vous plaît de lui tendre. Que, séduit par vos brillans mensonges, il vous associe à ses bénéfices, rien de mieux; il est le

maître de sa fortune, mais qu'il sacrifie une nièce adorable à la cupidité d'un intrigant, c'est une injustice qui crie vengeance et qui va l'obtenir. Sortons.

GERESOL, *à Sonatini.*

Ne sortez pas...

SONATINI.

Je ne sortirai pas. Je me fais sans doute une terrible violence; mais le moyen d'exposer ma tête au moment où l'amour et la gloire s'apprêtent à la couronner. Voyez d'un côté les larmes d'une femme sensible qui tremble pour les jours d'un époux adoré, de l'autre les cris d'impatience d'une ville entière qui brûle de payer son tribut d'admiration au chef-d'œuvre nouveau que mon génie va faire éclore, et dites-moi ce que vous feriez à ma place.

HENRY.

Je me battrais. (*Juliette paraît et écoute.*)

SONATINI.

Air : *Un magistrat irréprochable.*

Si, par un destin déplorable
Je succombe aux lois de l'honneur,
On perd un chef-d'œuvre capable
D'immortaliser son auteur.
Je me ris de votre menace,
Et j'accepte votre cartel;
Mais du moins laissez moi de grâce
Le temps de mourir immortel.

HENRY.

Immortalisez-vous; mais ne vous mariez pas.

GÉRÉSOL.

Ne vous mariez pas!... Ah! pour le coup...

TRIO *du Médecin malgré lui.*

C'est un peu trop hausser la voix;
Monsieur, sortez, je vous l'ordonne.
Ma nièce m'appartient, je crois,
Son sort ne regarde personne.
Enfin, pour la dernière fois,
C'est à monsieur que je la donne.

HENRY.

Eh! bien, accordez-lui sa main,
Mais il est mort le lendemain.

SONATINI, *à part.*

Juste ciel! tout mon corps frissonne.

Ensemble.

HENRY.

Ou plutôt, monsieur le faquin,
Nous nous mesurerons demain.

GERESOL

Vit-on jamais pareil mutin?

JULIETTE.

Il va se battre! ah! quel chagrin!

GÉRÉSOL.

Morbleu, sortirez-vous enfin ?

SONATINI.

Sortez, puisque Monsieur l'ordonne.

HENRY.

Eh ! bien, sans attendre à demain,
Suivez-moi, suivez-moi soudain.

SONATINI.

Il sera temps demain matin.

GÉRESOL.

Vit-on jamais pareil matin.

JULIETTE

Ah ! mon malheur est trop certain !

HENRY.

Tu voudrais m'échapper en vain,
Tu ne mourras que de ma main.

Ensemble.

GÉRÉSOL.

Ah ! c'en est trop ; sortez enfin,
Sortez, Monsieur le spadassin.

HENRY.

Puisqu'il le faut, adieu, faquin,
Nous nous verrons demain matin.

JULIETTE.

Il se battra demain matin...
Ah ! quel malheur ! ah ! quel chagrin !

(*Henry sort.*)

SCENE VII.

GÈRÉSOL, SONATINI, JULIETTE.

GÉRÉSOL, *toussant.*

Je n'en puis plus... Voilà ma maudite toux qui me reprend... reviens-y impertinent !

SONATINI.

Oui, qu'il y revienne.

JULIETTE

Avez-vous besoin de quelque chose, mon oncle ?

GERESOL.

Taisez-vous, Mademoiselle. C'est vous qui êtes cause de cela. (*Il tousse.*) J'en ai pour une heure à tousser à présent.

SONATINI.

Asseyez-vous... cela vous remettra.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CHEVALET, *une quinte à la main.*

CHEVALET.

Not' bourgeois, voilà une mauvaise quinte.

GÉRESOL, *toussant toujours.*

pauvre poitrine !

CHEVALET.

Elle est ouverte de tous les côtés.

GERESOL.

Parbleu ! depuis le temps!

CHEVALET.

Qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse ?

GERESOL.

Un peu de gomme arabique.

CHEVALET.

De la colle-forte vaudrait mieux.

GERESOL.

De la colle-forte !

CHEVALET.

Oui, pour arrêter l'âme qui est prête à s'en aller.

GERESOL.

Es-tu fou?

CHEVALET.

N'est-ce pas demain que vous devez la rendre?

GERESOL.

L'âme ?

CHEVALET.

Eh! non, c'te quinte.

GERESOL.

Va t'en au diable avec ta quinte. C'est bien le moment de venir me parler... Je vais prendre l'air un moment... Je sens que cela me fera du bien.

SONATINI.

Et moi, je vais donner un coup-d'œil à ma mécanique.

GERESOL.

Allez, allez. Quand croyez-vous qu'elle sera entièrement terminée ?

SONATINI.

Pioutôt que vous ne pensez.

GERESOL.

Pioutôt, pioutôt ; vous me dites toujours pioutôt.

SONATINI.

Que voulez-vous que je vous dise ? Si vous saviez ce que c'est que de faire articuler des syllabes à une chose inanimée.

GERESOL.

Ah ! mon ami, c'est un miracle qui n'était réservé qu'à vous, et je ne conçois pas encore par quel moyen...

SONATINI.

C'est par le moyen d'un buffet d'orgue, construit de manière que les sons coupés par différentes petites manivelles verticales, latérales, transversales, horisontales ou perpendiculaires, forment ce que nous appellons les articulations syllabiques dont se composent les mots, et par cosnéquent les phrases.

GERESOL.

C'est clair.

SONATINI.

Vous savez que les phrases se composent de mots, les mots de syllabes, et les syllabes de lettres.

GERESOL.

Je ne savais pas ça.

SONATINI.

Si bien que les marteaux du buffet venant à tomber sur le vent qui souffle.. tenez, vous êtes la machine.

GERESOL.

Bon ! je suis la machine.

SONATINI, *lui remuant les lèvres avec l'index.*

Poussez un son...

GERESOL.

Pa... pa... oui, ma foi, ça fait papa.

SONATINI.

Ainsi du reste. Malheureusement ce buffet ne marche pas encore, je voudrais et vous sentez que quand le buffet manque, la machine va mal. Mais patience je crois tenir mon affaire... et bientôt ..

GERESOL.

Vrai ! ah ! M. Henry, voilà qui rabattra un peu votre caquet.

SONATINI.

Laissez-le dire ; la sottise s'étonne de tout.

GERESOL.

Qu'il ne s'avise toujours pas de remettre les pieds ici... entendez-vous, Mademoiselle ? vous me le payeriez cher tous les deux... Vous vous fiez sur ma douceur ; mais c'est qu'avec mon air... ma toux me reprend... je sors bien vîte.

JULIETTE.

Sans avoir déjeûné ?

GERESOL.

J'ai pris deux flûtes et je m'en vas là-dessus. Sans adieu, mon cher.

(*Géresol et Juliette sortent l'un par la porte du fond, et l'autre par la coulisse à sa gauche.*)

SCENE IX.

SONATINI, *seul.*

Me voilà pourtant une mauvaise affaire sur les bras et je

ne vois pas moyen de sortir de là, sans... (*Il fait le geste d'un homme qui tire l'épée.*) C'est que le petit ne plaisante pas, et puis il m'a appellé charlatan. Oh! il m a appelé charlatan. D'où diable me connaît-il? ma foi, qu'importe? Le fait est qu'il me connaît, et que, comme il pourrait fort bien finir par ouvrir les yeux du cher oncle, le plus pressé est d'éblouir si bien le bon homme qu'il consente à signer l'acte d'association, sans voir l'instrument auquel il croit bonnement que je vais donner la parole. Ce pauvre monsu Gérésol s'imagine que des machines vont parler comme des hommes! mais au fait, sa crédulité est assez naturelle, on voit tant d'hommes parler comme des machines.

Air : *de Marianne.*

Ce petit maître qui circule,
Sans trop savoir ce qu'il fera ;
Cet avocat qui gesticule
Sans trop savoir ce qu'il dira ;
Et cet auteur,
Et cet acteur,
Dont la froideur
Nous terrasse
Et nous glace,
Et ce chanteur,
Vrai gargouilleur,
S'adonisant
Et se gargarisant,
Et ces coquettes indolentes,
Et ces nigauds toujours baillans ;
Ne seront-il pas de tout tems
Des machines parlantes ?

SCENE X.

SONATINI, CHEVALET.

CHEVALET.

M. Sonatini !

SONATINI.

Qu'est ce ?

CHEVALET.

S'il pouvait renoncer en ma faveur... Voyons. (*A Sonatini.*) Monsieur, vous ne devez pas tenir beaucoup à Mademoiselle Juliette ?

SONATINI.

La demande est plaisante ! Eh ! pourquoi cela, s'il vous plaît ?

CHEVALET.

Parce que vous devez voir qu'elle ne tient guères à vous.

SONATINI, *poussant et renversant Chevalet.*

Impertinent. (*Il sort.*)

SCENE XI.

CHEVALET, *seul.*

Le diable soit de l'amour et du mariage! Pincé, souffleté, renversé .. C'est bête à la fin et vous verrez que Mademoiselle Juliette sera mariée que je n'aurai pas encore fait ma déclaration.

Air : *Avec un tire lire lire.*

Parc' que j' n'ai point d' s'écus,
All' m' fait souffrir l' martyre,
Mais d' puis un an et plus
J'amassons sans rien dire.
A son insçu,
Quand j' s'rai cossu,
Devant ma tirelire, lire, lire,
D'elle j' veux rire, rire, rire
Comme un bossu.

(*Il danse sur la ritournelle.*)

SCENE XII.

CHEVALET, M. DUMONT, *et un homme portant une harpe dans son étui.*

DUMONT.

M. Gérésol?

CHEVALET.

Ce n'est pas moi, Monsieur, il sort de sortir.

DUMONT.

Et Mademoiselle sa nièce?

CHEVALET.

Ce n'est pas moi, non plus; mais je vais l'appeller. Mademoiselle Juliette? A la boutique.

DUMONT, *aux porteurs.*

Posez cet instrument là, et retournez chez-moi, on vous paiera.

CHEVALET, *à la cantonnade.*

V'là un monsieur qui vous demande.

DUMONT, *à part.*

Ah! Monsieur mon fils, vous vous avisez de penser au

mariage sans me le dire. Heureusement on a encore d'assez bons yeux pour vous pénétrer, et d'assez bonnes jambes pour vous suivre.

CHEVALET.

Mamz'elle Juliette ?

JULIETTE, *répondant.*

J'yvies.

CHEVALET.

Ah ! la v'là qui vient, monsieur.

DUMONT.

Je vous remercie.

CHEVALET.

Monsieur n'a pas besoin d'autre chose ?

DUMONT.

Vous pouvez me laisser.

CHEVALET.

Seul avec Mademoiselle Juliette ?

DUMONT.

Seul.

CHEVALET, *à part.*

Est-ce que ce serait encore un amoureux ? Mais c'est égal ; il ne me vaut pas encore celui-là... Cependant je crois que je ne ferai pas mal de les écouter un p'tit brin.

(*Il sort.*)

DUMONT.

Je vais donc la voir cette belle qui tourne la tête à mon fils ; éprouvons là, et voyons si on n'a pas un peu outré le bien qu'on m'a dit d'elle.

SCENE XIII.

JULIETTE, M. DUMONT.

JULIETTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

DUMONT, *à part.*

Elle est ma foi jolie. (*A Juliette.*) Mademoiselle. Voici une harpe qui a besoin d'être remontée entièrement pour un concert que je donne demain.

JULIETTE.

Ah ! monsieur est professeur ?

DUMONT.

Non, Mademoiselle, je suis brasseur, et c'est vous dire assez que je n'entends rien en musique.

JULIETTE.

Le commerce et les arts ne sont pas incompatibles.

DUMONT.

Vous avez raison ; car tel que vous me voyez, j'aime beaucoup les artistes, je donne même concert trois fois la semaine. Ils me régalent de musique, et moi je bois ma bierre avec eux.

JULIETTE.

Ces réunions doivent être charmantes.

DUMONT.

C'est le mot ; mais pour en mieux juger, venez embellir celle de demain.

JULIETTE.

Oh! Monsieur, je ne m'absente pas de la maison comme cela.

DUMONT.

A votre âge il faut s'amuser un peu.

JULIETTE.

Le devoir avant tout.

DUMONT, *à part.*

Bien. (*Haut.*) J'en suis fâché. Vous auriez entendu mon fils, un jeune homme de vingt-trois ans, qui pince de la guittarre comme un espagnol.

JULIETTE.

Je n'en doute pas.

DUMONT.

Et qui aurait eu beaucoup de plaisir à vous voir........ le drôle est connaisseur.

JULIETTE.

Ce ne serait point par-là qu'il le prouverait.

DUMONT.

De la modestie! à merveille. Vous-même, n'auriez peut-être pas été fâchée de le connaître, et ma foi, cela m'aurait arrangé à merveille. Car s'il faut vous parler à cœur ouvert, le bien qu'on m'a dit de vous, celui que maintenant j'en pense, moi-même, m'ont inspiré un projet.....

JULIETTE.

Pardon, Monsieur, je crois qu'on m'appelle.

DUMONT.

Un moment de grace. Votre cœur est sans doute libre ?

JULIETTE.

Non, monsieur.

DUMONT.

Eh bien! mademoiselle, j'ai la vanité de croire que si vous voyiez mon fils...

JULIETTE.

Désabusez-vous, monsieur.

Air : *En amour comme en amitié.* (de Colalto.)

On ne peut sentir qu'une fois,
D'un tendre amour l'ivresse extrême...
Votre fils eût fixé mon choix,
S'il s'était fait connaître avant celui que j'aime.
Mon cœur, à feindre, peu formé
Ne songeait pas à se défendre,
Un doux instinct lui disait de se rendre,
Henry parut et je l'aimai.

DUMONT.

Eh! bien, Mademoiselle, Henry sera votre époux.

SCENE XIV.

LES PRECEDENS, CHEVALET.

CHEVALET, *qui a entendu les derniers mots.*

Oh! par exemple, Monsieur que ça soit Pierre ou Jacques qui épouse Mamz'elle, vot' nez n'a que faire là.

JULIETTE.

Eh! bien, Chevalet, oubliez-vous?...

DUMONT.

Mais voyez donc les airs de ce petit drôle...

CHEVALET.

Oh! j' dis petit drôle... on n'est plus petit drôle à vingt-huit ans, entendez-vous ?

DUMONT.

Mais en vérité, Monsieur Chevalet, vous me parlez là sur un singulier ton.

CHEVALET.

Dam! je vous parle en majeur, et je vous répète que comme vous n'êtes ni l'oncle, ni la tante de mamz'elle, son mariage ne doit vous faire ni froid, ni chaud.

DUMONT.

Monsieur serait-il jaloux ?

CHEVALET, *bas à Dumont.*

Comme un tigre.

JULIETTE.

Ne l'écoutez donc pas.

CHEVALET.

Vous allez lui monter la tête pour ce M. Henry, qui est un fort joli garçon; tandis que moi...

DUMONT.

C'est différent. (*A Juliette.*)

Air : *J'ons un curé patriote.*

Tranquillisez-vous, ma chère,
Car tel que vous me voyez,
Pour vous ici je puis faire
Bien plus que vous ne croyez.
Le futur en vain crira,
L'oncle en vain tempêtera,
Tout cela (*ter.*)
S'arrangera. (*ter.*)

(*Il sort.*)

SCENE XV.

JULIETTE, CHEVALET.

JULIETTE.

Ah! ça, M. Chevalet, quand vous vous aviserez de prendre ces tons là avec les personnes qni viennent ici...

CHEVALET.

Pardon, mam'zelle, ça m'est échappé; mais si vous saviez le pourquoi t'est-ce?

JULIETTE.

Rien ne peut vous excuser.

CHEVALET, *à part.*

Ma foi, puisque nous v'là seuls, j'vas lâcher l'grand mot; aussi bien, ça m'étouffe.

JULIETTE, *à part.*

L'honnête homme! comme il a pris part à ma peine.

CHEVALET.

Air *de la Vaudreuil.*

Mademoiselle. (*bis.*)

JULIETTE.

Allons, va-t'en où le devoir t'appelle.

CHEVALET.

Mademoiselle. (*bis.*)

JULIETTE.

C'est qu'on n'est point
Insolent à ce point.
Avoir l'audace,
D'insulter en face,
Et d'outrager
Un honnête étranger.

CHEVALET.

Mademoiselle. (*bis*)

JULIETTE.
Paix! tous les jours c'est nouvelle querelle.

CHEVALET.
Mademoiselle. (*bis.*)

JULIETTE.
Quand il viendra,
Mon oncle le saura.
Dans le moment,
Le plus intéressant,
Venir ainsi, pour rien,
Troubler notre entretien,
Mais monsieur le mutin,
Nous allons ce matin
Savoir qui doit enfin
Commander
Ou céder.

CHEVALET.
Mademoiselle. (*bis*)

JULIETTE.
Tais-toi, va t'en où ton devoir t'appelle.

CHEVALET.
Mademoiselle. (*bis.*)

JULIETTE.
Paix, sors d'ici.

CHEVALET, *en sortant.*
Ni, ni...
C'est fini.

SCENE XVI.

JULIETTE, HENRY.

HENRY, *accourant.*

Juliette? Juliette?

JULIETTE.

Ah! mon dieu! c'est vous, Henry? Mon oncle va rentrer, s'il vous voit...

HENRY.

Je me sauve, deux mots, je viens de rencontrer Sonatini.

JULIETTE.

Eh! bien?

HENRY.

Je lui ai répété que s'il persistait dans l'intention de t'épouser, il fallait qu'à l'instant même il eût ma vie ou moi la sienne.

JULIETTE.

Vous vous êtes battus?

HENRY.

Pas du tout. Effrayé de ma menace, il m'a promis de renoncer à toutes ses prétentions sur ta main, à condition que je le seconderais à la première occasion dans son projet d'association avec ton oncle.

JULIETTE.

Eh bien!

HENRY.

Eh bien ! l'amour m'a tout fait promettre ; il m'a sauté au col, et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

JULIETTE.

Quel bonheur !

GÉRÉSOL, *en dehors.*

Il est ici, il est ici ! Ah! Mademoiselle Juliette, vous me payer celle-là...

JULIETTE.

O ciel ! c'est mon oncle, sauvez-vous.

HENRY.

Il n'est plus tems, il est sur l'escalier.

JULIETTE.

Nous sommes perdus.

HENRY.

Pas encore, laisse-moi faire. Tiens, retirons cette harpe de son étui, et prends sa place. Moi, dans cet étui de contre-basse.

(*Henry et Juliette se placent dans les étuis.*)

SCENE XVIII.

GÉRÉSOL, JULIETTE et HENRY *cachés*, CHEVALET

GÉRÉSOL.

Il est ici, fermons d'abord la porte de peur qu'il ne s'échappe.

CHEVALET.

Qui donc, not' maître ?

GÉRÉSOL.

Henry. Je l'ai vu entrer du bout de la rue et je suis accouru pour le surprendre. Cherche par là, moi par ici. (*Il ferme la porte du fond et entre dans la cabinet à droite, et Chevalet dans celui à gauche.*)

HENRY, *sortant de l'étui.*

Prenons vîte, ma guittare, s'il me surprend je dirai que j'étais venu pour la chercher. Silence ! (*Il y rentre.*)

GERESOL.

Ni lui, ni elle ! seraient-ils partis ? Cependant la porte est fermée.

CHEVALET, *accourant d'un air effaré.*

Monsieur, monsieur.

GERESOL.

Eh ! bien, as-tu trouvé ?

CHEVALET.

Personne.

SONATINI, *derrière le théâtre.*

Victoire ! victoire !

GÉRÉSOL, *allant ouvrir.*

Victoire ! c'est la voix de Sonatini : aurait-il enfin terminé ?

SCENE XVIII.

GÉRÉSOL, SONATINI, CHEVALET, HENRY et JULIETTE, *cachés dans les étuis.*

SONATINI.

Embrassez-moi, M. Gérésol. Mon chef-d'œuvre est accompli et vôtre fortune est faite : il ne s'agit plus que de signer l'acte d'association que voici.

GERESOL.

Non pas s'il vous plaît. Je suis bien aise d'entendre avant.

SONATINI.

Douteriez-vous ?

GERESOL.

Ecoutez donc, je n'ai pas seulement encore vu l'instrument.

SONATINI, *à part.*

Ni moi non plus.

GERESOL.

Si j'avais au moins entendu quelque chose.

(*On entend une ritournelle dans les étuis.*)

SONATINI, *à part.*

Est-ce un rêve ?

GERÉSOL.

Par quel prodige ?

SONATINI, *à part.*

Le diable m'emporte si je m'en doute.

GÉRÉSOL.

Ah ! je vois ce que c'est, vous vouliez me ménager une surprise.

SONATINI.

Vous avez deviné.

GÉRÉSOL.

Écoutons.

SCENE XIX.

Les Précédens, DUMONT.

DUMONT.

M. Gérésol ?

GÉRÉSOL.

C'est moi, monsieur, mais je suis trop occupé dans le moment pour vous entendre. Donnez-vous la peine d'écouter et partagez notre enthousiasme pour un chef-d'œuvre inoui jusqu'à nos jours... Chut !

HENRY et JULIETTE *chantant.*

Air : *du duo des Prétendus.*

Ah ! quel heureux moment !
Ce séjour est charmant.

GERESOL et CHEVALET.

Ce prodige vraiment
Tient de l'enchantement.

SONATINI.

Mon rival ! ah ! vraiment
C'est agir galamment.

DUMONT.

Mon fils dans l'instrument !
Oh ! le tour est charmant.

GÉRÉSOL.

Eh ! bien, Monsieur, que dites-vous de cela ?

DUMONT.

Je dis que depuis cinq ans que cette harpe m'appartient, elle n'en a jamais fait autant.

SONATINI.

Cette harpe vous appartient ?

DUMONT.

Depuis cinq ans, vous dis-je.

GÉRÉSOL.

A vous, monsieur ?

DUMONT.

A moi, Pierre Dumont, possesseur d'un revenu de trente-mille livres, et père de Henry Dumont, qui adore votre nièce et pour qui je viens vous la demander en mariage.

HENRI et JULIETTE, *sortant de leurs étuis précipitamment et renversant Chevalet, qui rodait autour par curiosité.*

En mariage ! Ah ! mon Père !
Oncle !

GÉRÉSOL et CHEVALET.

Miséricorde !

SONATINI.

Je suis mort.

HENRY.

Air : *Au sein d'une fleur tour-à-tour.*

Vous venez de voir à quel point
Ma voix à la sienne est unie,
Et nos cœurs ne démentent point
La douceur de cette harmonie.
Voyez nos goûts, nos sentimens,
Voyez l'accord qui nous rassemble,
Et nommez-moi deux instrumens
Qui se marriraient mieux ensemble.

CHEVALET, *à part.*

Vous verrez qu'il pincera cette harpe là.

GÉRÉSOL, *à Sonatini.*

Eh ! bien, monsieur, avec votre instrument parlant, vous voilà muet ! M'avoir attrapé de la sorte ! et moi qui allais...

CHEVALET.

Ah ! ça, not' maître, c'est vrai que vous alliez joliment...

SONATINI.

Petit génie ! cœur ingrat ! avisez-vous de vouloir le bien de votre semblable, voilà ce qui vous en revient ; mais je l'accomplirai ce chef d'œuvre, qui jusqu'ici, je l'avoue, n'était encore que dans ma tête, et c'est alors...

GÉRÉSOL.

Eh ! bien, monsieur, travaillez et nous verrons.

CHEVALET.

C'est ça, faites votre commerce.

DUMONT.

En attendant que cette affaire-là s'arrange, M. Gérésol, arrangeons la nôtre. Aimez-vous la bierre ?

GÉRÉSOL.

Quand j'ai chaud ; pourquoi cette demande ?

DUMONT.

C'est que j'ai une brasserie qui fournit soixante lieues à la ronde.

GÉRÉSOL.

Soixante lieues !

CHEVALET.

Ça ne laisse pas que de faire mousser un commerce, ça !

DUMONT.

De plus, mon fils est excellent musicien, je n'ai que lui d'enfant, et il aura trente mille livres en se mariant, et vingt mille livres de rente à ma mort.

CHEVALET.

Ce n'est pas d'la p'tite bierre.

GÉRESOL.

Vingt mille livres !... Monsieur, la musique est une si belle chose, que je me vois forcé...

JULIETTE.

Vous consentez, mon oncle ?

GÉRÉSOL.

Il le faut bien.

HENRY.

Vivent les pères pour arranger les choses !

SONATINI, *à Dumont.*

Monsieur n'aurait pas une demoiselle à marier, aussi musicienne que son fils ?

DUMONT.

Non, monsieur.

SONATINI.

Vous n'auriez pas une nièce, une cousine, une...

DUMONT.

Non, Monsieur.

SONATINI.

Vous en êtes sur ?

DUMONT.

Très-sur.

SONATINI.

Et parmi vos connaissances ?

DUMONT.

Je verrai cela...

SONATINI.

Je vous prie en grace...

CHEVALET.

Quand j'ai dit qu'elle serait mariée que je n'aurais pas encore fait ma déclaration.

SONATINI.

Allons, mon ami, fais comme moi, contre fortune bon cœur. Que diable! il ne faut pas avoir chez M. Gérésol une figure de Jérémie.

VAUDEVILLE.

GERÉSOL.

Air : *Riches de la terre.* (De la belle esclave.)

Amis, à la gloire
De nos doux liens,
Allons rire et boire
En vrais musiciens.

DUMONT.

C'est chez moi qu'on dîne.
Pour les bons repas
Vive la cuisine
Et le vin des papas.

CHŒUR.

Amis, à la gloire, etc.

SONATINI.

Si sa table est bonne,
Puisqu'ici je n'ai
Attrapé personne,
Attrapons le diné.

CHŒUR.

Amis, à la gloire, etc.

JULIETTE, *au Public.*

Si la mécanique.
Qu'on nous promettait
Était chimérique,
N'allez pas s'il vous plait,
Remplissant un rôle
Un peu moins plaisant,
Donner la parole,
A quelqu'autre instrument.

FIN

PIÈCES DE THEATRE NOUVELLES,

Qui se trouvent chez le même Libraire

DU THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Adam-Montauciel, ou à qui la gloire ? par MM. Gersin, Rougemont et Désaugiers.

Les Amnas Valets, par M. Rougemont.

Arlequin à Alger, par M. Rougemont.

Bayard au Pont-Neuf, ou le Picotin d'Avoine, par MM. Dieulafoy et Gersin.

Bérenger, ou l'anneau de Mariage, par MM. Lafortelle et Victor.

Bertin et Colardeau, par M. Rougemont.

Cassandre aveugle, par MM. Moreau et Chazet.

C'est la même, par Ségur.

La Colonne de Rosback, ou le Rêve, par MM. Barré, Radet et Desfontaines.

La Comédie chez l'Epicier, par MM. Désaugiers et Gentil.

Les Deux veuves, par Ségur.

Les Ecriteaux, ou René le Sage à la Foire Saint-Germain, par MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Enfin nous y voilà, par les mêmes.

L'Etourderie, par M. Radet.

Les Femmes Rivaux, par MM. Armand d'Artois et Marie-Theaulon.

Les Femmes Soldats ou la Forteresse mal défendue par les mêmes.

Les Fiancés, ou l'Amour et le Hasard, par les mêmes.

Gessner, par MM. Barré, Radet et Desfontaines.

L'Intrigue impromptu, ou il n'y a plus d'Enfans, par MM. Dieulafoy et Gersin.

L'Isle de la Mégalantropogénésie, ou les Savans de Naissance, par MM. Barré, Radet, Desfontaines et Dieulafoy.

Le Jaloux Malade, par M. Dupaty,

La Jeunesse de Préville, ou les Comédiens de Campagne.

Lantara, ou le Peintre au Cabaret, par MM. Barré, Picard, Radet et Desfontaines.
Lawater, par M. Maurice S***.
Madame Favart, par MM. Moreau et Dumolard.
Le Mai des Jeunes filles, par MM. Barré, Radet et Desfontaines.
Le Mariage de Scarron, par les mêmes.
Mercure à Paris, par MM. Aude et Décour.
La Métempsycose, par M. Frédéric-Bourguignon.
M. Guillaume, ou le Voyageur inconnu, par MM. Barré, Radet et Desfontaines.
La Parisienne à Madrid, par M. Maurice S***.
Le Peintre Français en Espagne, ou le Dernier Soupir de l'Inquisition, par MM. Barré, Radet et Desfontaines.
Le Petit-Courrier, par MM. Bouilly et Moreau.
Poisson chez Colbert, par M. Moreau.
La Présence d'Esprit, par M. d'Aymery.
Le Procès du Fandango, par MM. Barré, Radet et Desfontaines.
La Récréation du Monde, par les mêmes.
Les Revenans, par Ségur.
Roger-Bontemps, ou la fête des Fous, par MM. Favart et Henri Dupin.
Le Salon rue du Coq, par M. Rougemont.
Six mois d'absence, ou a Deux de Jeu, par M. Rougemont.
La Tragédie au Vaudeville, par MM. Barré, Radet et Desfontaines.
La Vallée de Barcelonette, ou le rendez-vous de deux Ermites, par MM. Dieulafoy et Gersin.
Le Voyage de Chambord, par MM. Desfontaines et Henri Dupin.

DES VARIÉTÉS.

M. Gérésol, ou le Luthier de la rue de la Harpe, par M. Désaugiers.

DU THÉATRE DE L'IMPERATRICE.

Les Jeunes Femmes, comédie en 3 actes et en vers, par M. Dorvo.